qui oublient leurs devoirs, il faudrait bien se garder de les imiter, etc., etc., feront toujours une impression favorable. Une petite histoire préparée à dessein, et dans laquelle on supposerait une situation analogue à celle dont il s'agit, produirait aussi le meilleur effet.

Si tous les moyens dictés par la persuasion, la prudence et la circonspection ne sont suivis d'aucun résultat satisfaisant, il devient urgent d'user de mesures plus énergiques. Aux avis, aux exhortations devront succéder des punitions proportionnées à la mauvaise volonté manifestée par l'élève.

L'immoralité est funeste quand elle s'attache à un élève, mais les suites en sont terribles quand elle devient contagieuse dans une école. "Une brebis galeuse a bientôt infecté tout le troupeau." Si la bonté, la patience, sont les premières vertus de l'instituteur, il est des cas où ces qualités deviennent un excès. Lorsque l'intérêt général de l'école est en jeu, il doit être sans pitié; il a un grand devoir à remplir. L'arboriculteur soigneux n'hésite pas à couper une branche gangrenée, et des fruits abondants le dédommagent de son sacrifice.—*Journal d'Education de Bordeaux.*

Qu'une Louange vaut mieux qu'un Coup de Balai.

"Allons, en route, mauvaise troupe! Et plus vite que ça paresseux! Je vais vous dégourdir les jambes, moi!"

C'est ainsi qu'un matin, en traversant un village, j'entendis une paysanne, à la mine rébarbative, apostropher d'une voix criarde ses deux garçons qu'elle envoyait à l'école. En même temps, pour les effrayer, elle brandissait un balai avec lequel elle était en train de balayer le devant de sa porte.

—Voilà de l'instruction obligatoire, me dit l'ami qui m'accompagnait.

—Oui, répondis-je, toujours la force, la contrainte, la terreur; mauvais moyens, et qui vont contre leur but. Pensez-vous que ces deux petits bonshommes soient bien disposés à profiter de l'école, où on les envoie comme en prison? Regardez-les: l'un pleure à chaudes larmes; l'autre se contient, mais on voit la colère peinte sur ses traits crispés. Je parierais qu'ils se promettent en eux-mêmes de ne pas écouter un mot de l'enseignement du maître. On leur inflige le travail comme un châtiment: ils feront en sorte d'y échapper et de se révolter, dans la mesure de leurs moyens, par l'inattention s'ils sont timides, par l'insubordination s'ils sont hardis. Il doit y avoir une meilleure méthode de soumettre les enfants à la discipline et à l'étude.

Comme le chemin que nous suivions était celui de l'école, nous rencontrâmes d'autres enfants qui s'y rendaient. L'un d'eux était conduit par sa mère. Elle lui donnait la main et causait avec lui. En passant près d'elle, nous entendîmes ces paroles:

—Je n'ai pas besoin de te recommander d'être sage, disait-elle d'une voix douce à son fils; je sais que tu le seras. Ce n'est pas mon Jacques qui me fera jamais de la peine; il aime trop sa mère pour cela. Et tu t'appliqueras bien à tes devoirs. Ton maître est déjà très-content de toi, il dit que tu n'as qu'à vouloir pour devenir un de ses meilleurs élèves; et moi je lui ai dit que tu le voulais. N'est-ce pas que c'est la vérité?

Arrivée à la porte de l'école, elle embrassa l'enfant, qui entra résolument et gaiement dans la classe.

—Celle-ci est plus tendre que l'autre, dit mon compagnon.

—Oui, répondis-je, et le stimulant qu'elle emploie, tout en étant plus doux, est plus efficace. Cet enfant est, lui aussi, obligé d'aller à l'école; mais il ne l'est pas seulement par sa mère qui le conduit: il s'y sent obligé par sa conscience, par son désir de ne pas démentir, de répondre à la bonne opinion que l'on a de lui et qu'en ce moment il partage lui-même.

—Je suis des moralistes qui contesteraient la pureté de ce dernier motif.

—Oui, ils parleraient d'amour-propre excité, d'orgueil encouragé. Mais l'approbation de soi tourne-t-elle nécessairement en orgueil? On aura beau faire, on n'empêchera pas que nous n'ayons besoin de notre propre estime. Et quand on réussira

dans l'impossible entreprise d'humilier complètement l'homme, quand on parviendrait à le convaincre de son irrémédiable faiblesse, serait-ce un gain? Je ne le crois pas. On dit avec raison que les grands hommes sont devenus grands par la foi qu'ils ont eue en eux-mêmes. La foi, c'est une confiance ferme, imperturbable, dans une chose qui n'est pas certaine; c'est la prise de possession anticipée d'un bien qu'on imagine et qu'on espère. On sait quels miracles de courage, de persévérance, d'abnégation elle opère. Eh bien, pourquoi réserver à quelques hommes le secret de cette merveilleuse ressource? Pourquoi ne pas l'offrir à tous? J'ai toujours pensé qu'il y a dans chacun de nous des facultés, des puissances qui dorment et demeurent inutiles, parce qu'on n'y a jamais fait appel, parce qu'on ne les a jamais éveillées. Qu'on prononce seulement leur nom, et elles donneront signe de vie. C'est donc, à mon sens, un très-utile et très-légitime procédé que de faire aux enfants, comme aussi aux hommes, l'avance des qualités qu'on voudrait leur voir acquérir.

—C'est l'avis de Vauvenargues. Il pense que la louange est un stimulant nécessaire; que trop insister sur la faiblesse de l'humanité, c'est moins éclairer sa raison que dépraver ses inclinations. Il dit: "Le sentiment de nos forces les augmente."

Magasin Pittoresque.

De la Dignité de l'Enseignement chez les Turcs.

Nulle part l'instruction n'est plus en honneur qu'en Turquie; nulle part on ne professe un plus grand respect pour ceux qui sont chargés de la répandre (1). Le *khodja* (précepteur; le *didascalos* des Grecs) prend place dans la famille à côté, et l'on pourrait presque dire au-dessus du père, les Orientaux rapportant de cette manière le mot célèbre d'Alexandre: "Mon père m'a fait descendre du ciel sur la terre, mais mon précepteur m'a fait de la terre remonter au ciel." Ses droits sont de ceux qui ne se prescrivent jamais. Quelque humble que soit restée la position d'un *khodja*, à quelque rang élevé que soit parvenu son élève, jamais celui-ci sût-il grand vizir, ne manque à lui témoigner, même en public, une tendresse mêlée de respect.

Je citerai à l'appui un fait, ou plutôt une scène, dont je fus témoin. J'étais en visite, un matin, chez Rehid-Pacha, ancien ambassadeur à Paris et à Londres, ancien ministre des affaires étrangères. Rehid occupait pour la troisième fois, à cette époque (1848), le grand vizirat. On sait ce qu'était, ce qu'est encore aujourd'hui à Constantinople un grand vizir: plus qu'un premier ministre, plus même que le souverain d'un État constitutionnel en Europe. Véritable *portefeuille* (1) de l'empire, chef suprême et unique de l'administration.—il est le représentant dans l'ordre politique du sultan dont il tient le sceau. Il ne rend aucune visite, et n'accepte aucune invitation. Les ambassadeurs viennent chez lui; il ne va point chez les ambassadeurs (2).

À l'autorité du rang s'ajoutait chez Rehid l'éclat de la renommée. Le hatti-scherif de Gulhané avait répandu son nom dans toute l'Europe. L'opinion à cette époque s'était engouée de la Turquie, et Rehid passait pour le premier homme d'État de la Turquie. On s'était passionné pour la réforme, et Rehid personnifiait la réforme.

Une dizaine de personnes, ministres, généraux, ulémas, étaient réunies dans le *selamleek*, les unes debout, les autres assises sur des chaises. Seul le grand vizir occupait un angle du sofa. La conversation s'était engagée sur les affaires de Valachie, quand la tapissérie qui fermait l'entrée du *selamleek* s'écarta à demi, et un personnage âgé, coiffé du turban blanc des ulémas, pauvrement vêtu d'ailleurs, se glissa dans la salle. Personne ne parut

(1) Et toutefois le peuple turc est ignorant; la Turquie ne contribue pas aux progrès de la civilisation. Ce grand respect pour ceux qui donnent l'enseignement est à peu près stérile, et paraît tenir uniquement au caractère religieux qu'on leur attribue. Nous reviendrons sur ce sujet.

(2) *Vizir ou vezir*, celui qui porte un fardeau.

(3) Il a été dérogré pour la première fois à cette étiquette lors de la guerre de Crimée.